

Comédie amoureuse en deux actes

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle**

Band (Jahr): **30 (1962)**

Heft 3

PDF erstellt am: **11.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-567801>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Comédie amoureuse en deux actes

Je tiens ce souvenir intime de Pierre, une bonne connaissance à moi.

«En automne de 1945, j'étais sommelier dans ce même restaurant dont je suis maintenant le chef de service», me dit-il en me servant au bar un Campari glacé. «C'était l'époque où les premiers soldats du Nouveau-Monde venaient en permission chez nous, se reposer de leurs exploits et visiter cette Suisse neutre, donc pas touchée par la guerre, bien qu'elle eût été au milieu de la guerre. Beaucoup d'entre eux étaient fils et petits-fils d'émigrés originaires de nos cantons, et portaient encore des noms de chez nous. De soldides et beaux garçons pour la plupart, bien nourris et chaudement vêtus, en badauds dans nos villes, et qui semblaient toujours chercher des yeux au coin de chaque rue le chalet de l'abbé Bovet et les vaches de l'armailli Jean. Nos cités modernes, nos façons de vivre leur étaient un sujet d'étonnement; «mais oui, voyons ! l'Helvétie ? des rochers et des lacs, avec des Helvètes en sandales, un cor des Alpes sur l'épaule, sinon une arbalète; c'est connu !» Ils avaient un faible pour nos montres, et en achetaient souvent au-delà de leurs moyens financiers, en grands enfants qu'ils étaient : d'abord les plaisirs, ensuite le nécessaire. Le premier G'Men qui parut au restaurant (et je crois que ce fut aussi le premier à paraître en ville) heureux et souriant comme une vedette de music-hall, fut l'occasion d'un attroupement monstre sur notre terrasse. On lui offrait à boire, à manger, à fumer (malgré la pénurie de tabac), et que sais-je tout ? On le touchait, le cocolait, l'interrogeait, l'invitait. Il dut trouver bien agréable le fameux «repos du guerrier.»

Mais je me souviens surtout de Jerry, qui vint aussi parmi les premiers soldats. Un joli brin d'homme, ce Jerry du Kentucky, auquel je trouvais quelque chose d'un cow-boy de cinéma; c'est dire qu'il ne manquait pas de sex-appeal. Était-ce à cause de son allure martiale que je le regardais un peu trop ? ou pour ses 36 mouchoirs en boule qui lui faisait une si grosse poche à gauche ? N'importe ! Mais je crois que j'abusais du droit d'admiration. Et la télépathie n'étant pas une vaine science téléphonique, Jerry finit par comprendre mon message, éloquent à force d'être muet. S'étant enquis de l'heure de fermeture du bistro, je le trouvai sur le trottoir à minuit et demi, qui m'attendait curieux et moqueur, bombant le torse et frisant une moustache imaginaire. Dès le premier coin d'ombre, il m'embrassa sans façon. Au second coin d'ombre, nous étions heureusement déjà dans mon escalier et tout de suite après dans ma mansarde, où je baissai rapidement le store, avant de baisser pudiquement la flamme de la veilleuse. Le lendemain, il quittait la ville et partait en randonnée dans les montagnes, puis directement en Italie, et de là plus loin encore. Notre rencontre avait été brève, mais *inouvable* pour moi. Pour lui peut-être aussi ?

Car dix ans plus tard, en été de 1955 très exactement, Miquette, notre sommelière, vint me chercher un jour à l'office : «C'est un Anglais qui vous demande.» — «Un Anglais ? il doit y avoir erreur !» Il n'y avait pas erreur, pas complètement erreur du moins. L'Anglais était un Américain, Jerry en personne, plus grand, plus beau que jamais, bien que cette

fois il fût en vêtements civils, toujours mince à 30—32 ans, le poil dru et l'œil vif, la main franche et spontanément tendue : «Well, Peter, tu te souviens ?» Mon cœur ne fit qu'un bond. Evidemment que je me souvenais. Comment aurais-je pu oublier mon plus merveilleux souvenir d'après-guerre ? Une jeune personne l'accompagnait, sportive et inélégante, et qui gloussait en yankee. — «Mon épouse», dit-il cérémonieusement. Je devinai au ton que la légitime devait être une héritière. — Bonjour, bye-bye; apéritifs, glace, chips, noisettes grillées, cigarettes; mille paroles vaines jetées au vent de la terrasse, en attendant le dîner que je les avais priés d'accepter. A un certain moment, Jerry jeta un coup d'œil discret sur la maison voisine, où j'habitais auparavant. Je répondis par un autre coup d'œil discret sur les fenêtres de l'appartement juste au-dessus de nos têtes. Nous nous étions compris. Nous nous comprîmes mieux encore quelques instants plus tard, en tête à tête. Ainsi, l'hirondelle avait retrouvé le nid, malgré la distance et la séparation. Je ne savais si je devais rire ou pleurer de cette aventure inoubliable comme la première, et sans lendemain non plus. Mais n'est-ce pas notre destin, à nous autres, de rester toujours un peu sur notre faim ? Et maintenant, je regarde déjà avec tendresse vers 1965, curieux de voir si mon prince charmant américain me fera de nouveau la surprise d'une visite-éclair. Si courte qu'elle serait, j'en remerciais le ciel à genoux. Jamais deux sans trois, dit le proverbe. Espérons donc !» Ainsi parla Pierrot, tout rêveur de sa confession sentimentale, sans doute plus innocente qu'il n'y paraît à première vue.

«De l'amour et de ses accommodements», aurais-je aussi pu écrire en tête de ces lignes. Car de l'amour, j'entends ce feu d'enfer qui consume sensuellement un être épris, il n'en manquait pas en l'occurrence, du moins pas chez Pierre, un romantique du meilleur teint. *Bichon*

Chronique des Livres

Si Monsieur Roger Peyrefitte n'avait pas fait paraître en 1946 un très beau roman : «Les amitiés particulières», s'il n'avait écrit depuis quelques livres de moindre qualité mais commercialement scandaleux sur les séquelles de l'homosexualité, entre autres : «Les amours singulières», «Jeunes proies», «L'exilé de Capri», etc . . . , je n'aurais certainement pas eu l'idée de vous entretenir aujourd'hui de son œuvre récente : «Les fils de la lumière»¹). Mais enfin, il reste encore, sur la foi d'un roman unique et vieux de seize ans, quelques admirateurs aveuglément obstinés de Monsieur Peyrefitte, qui en ont fait un champion de la littérature homosexuelle et refusent de voir quel flot de boue a suivi la pierre initiale de cette carrière. Espérons, du moins, que, maintenant, la poutre tombera de leurs yeux et que ce livre leur tombera des mains. «Les fils de la lumière» est le livre le plus rudement ennuyeux qu'il soit possible d'entreprendre. C'est une erreur commerciale mais grossière de l'avoir baptisé roman; il ne s'agit en réalité que d'un fatras d'anecdotes ni drôles ni intéressantes concernant la franc-maçonnerie, d'un amas de renseignements obscurs présentés abusivement comme des indiscretions sur l'esprit et les coutumes de ces cercles fermés, d'une